

Sandy Burgess: le journaliste que j'ai connu

Noël Bélanger

N.D.L.R. Nous reproduisons ici de larges extraits de l'article de l'historien Noël Bélanger paru dans le numéro spécial de la Revue d'histoire du Bas Saint-Laurent sur «La presse périodique dans le Bas-Saint-Laurent» en mai-décembre 1984. Nous remercions chaleureusement l'auteur ainsi que la Revue d'histoire pour leur collaboration appréciée.

Le 30 août 1983 décédait à Rimouski celui que l'on a identifié pendant presque deux décennies au journalisme régional dans le Bas-Saint-Laurent. Cela tenait à une présence multiforme dans les média d'information ainsi qu'à une capacité de communication vraiment remarquable. Sur

un plan personnel, Sandy Burgess fut pour nous un condisciple de collègue avant de devenir un ami. Le texte que nous proposons veut être davantage un témoignage sur une personne que nous avons connue et estimée plutôt qu'une étude rigoureuse de sa pensée et de sa méthode journalistique. D'ailleurs, Sandy lui-même eût été étonné d'apprendre qu'on s'avisât d'écrire quelque chose à son sujet. C'est donc en reconnaissant l'influence considérable exercée par cet homme de parole et d'écrit dans l'Est du Québec que nous présentons aux lecteurs de la Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent ces commentaires (...)

La méthode de Sandy Burgess

Le nombre d'interventions de Sandy, écrites comme parlées, est trop considérable pour être recensées à l'intérieur des limites de ce témoignage. Il pratiquait un journalisme «à chaud», saisissant au vol l'événement important, dégageant le fait significatif ou projetant à l'avant-scène le personnage-vedette du moment. Il pratiquait essentiellement un journalisme d'actualité. Les écrits de Sandy ne résultent pas de longues études patiemment élaborées à l'aide de lourds dossiers truffés de statistiques. Il avait d'ailleurs les chiffres en horreur!

Sa méthode journalistique reposait essentiellement sur une approche personnelle des problèmes au moyen de consultations auprès des intervenants du milieu, de lectures de publications émanant d'horizons les plus divers. Son intuition, son empathie, son esprit curieux et sa mémoire étonnante le servaient efficacement. Une solide connaissance de la langue française, un vocabulaire époustouflant, une facilité de rédaction où jaillissaient les formules bien frappées et un humour -- parfois dévastateur -- faisaient le reste.

Il adorait les longues conversations en sirotant un café et le téléphone constituait pour lui un important outil de travail. Sans avoir l'air de le faire, il lui arrivait fréquemment de vérifier auprès de ses amis la justesse de ses perceptions, soit dans ses conversations en apparence anodines ou dans des appels téléphoniques plus ou moins formels. A quelque temps de là, nous nous rendions compte de notre rôle d'auditeur «cible», lorsque nous retrouvions dans le journal, à la radio ou à la télévision, l'essentiel des propos qui nous étaient déjà familiers. Ce trait nous rappelle le comportement d'un autre grand communicateur qui a fasciné les adolescents que nous étions à l'époque,



À l'automne 1981, le réputé Sandy Burgess revient à CJBR. Il est ici accompagné des journalistes Pierre Picard, Richard Saindon, Robert Tremblay, Louiselle Lévesque et Robert Maltais.

(Photo: Eric Michaud)

Mgr Georges Courchesne. Dans ses conversations avec ses intimes, l'évêque élaborait ses homélies dominicales ou ses lettres pastorales au cours de longs monologues. Mais arrêtons ici toute autre comparaison pour dire que, derrière une façade faite d'assurance que d'aucuns interprétaient parfois comme de la suffisance, se dissimulait chez Sandy, une inquiétude, une méfiance de lui-même, un doute qui avait besoin d'un appui, d'une confirmation ou d'un commentaire critique. Au fond, il y avait chez cet être trop d'intelligence et de richesse pour ne pas y retrouver aussi, d'une certaine manière, contradiction, faiblesse, ambiguïté, vulnérabilité.

Il se sentait mal à l'aise dans ces rôles plus grands que nature qu'on voulait lui voir jouer. On le voulait tout à la fois prophète, justicier, chef d'Etat, défenseur intrépide des nobles causes. On l'a bien vu après son départ, par ces nombreux témoignages de personnes qui se sentaient quasi «orphelines», appauvries en tout cas, désormais aux prises avec leurs difficultés et leur solitude. Comme pour tous les personnages publics, la cote d'influence de Sandy atteignit son zénith. À ce moment, comment le considérait-on? Citons ce témoignage d'une téléspectatrice du Bic qui réagissait ainsi devant L'«éditorial» quotidien de Sandy à la station CJBRT-TV dans les années 1970:

«Tous les Rimouskois se souviennent avec fierté du Burgess de «Point de vue». Cette voix qui, chaque soir, se faisait l'avocat de la vérité, de la justice et de l'honneur rehaussait le prestige de Télé 3. Le peuple, les gens ordinaires, les travailleurs se sentaient compris et appuyés par un tel homme. Son intelligence clairvoyante et libre de toute attache sociale et politique en faisait le critique sûr de toute action individuelle ou collective en même temps que le signal d'alarme de tout faux pas ou de toute erreur d'aiguillage. Il est peu de Rimouskois de l'élite intellectuelle ou dirigeante qui faisaient fi des reproches ou des menaces qu'il fulminait à l'écran. Les gens du



À l'automne 1982, Sandy Burgess, supervisait également le travail de Michel Fréchette, Claude Ross, Nicole Germain, Robert Fontaine, Claude Morin, Michel Girard, Alain Charbonneau, Daniel Giasson, Nicole Charron, Andrée Girard et Norman Plourde.
(Photo: Eric Michaud)

Bas du Fleuve pouvaient se vanter d'avoir au moins un homme debout parmi tant de reptiles qui alourdisaient et ensablent le monde de l'information. Avec ce Sandy Burgess-là la génération des Henri Bourassa se perpétuait.» (1)

Le reste de ce texte dénonce un Sandy Burgess devenu autre que celui décrit ici comme un chevalier dans la plus pure tradition, sans peur et sans reproche, mais surtout sans attache politique. C'était trop exiger d'un homme, même de Sandy. Celui-ci n'avait pas à revendiquer le droit de manifester de la sympathie envers un parti politique pour lequel il devait d'ailleurs se porter candidat lors de l'élection fédérale de 1976. (sic) 1974. N.D.L.R.

LES THÈMES PRÉFÉRÉS DE SANDY BURGESS

La carrière journalistique de Sandy Burgess s'échelonne sur une bonne vingtaine d'années. Elle fut confondue ou menée en parallèle avec une carrière associée au domaine des communications. S'il y a un mot qui convient parfaitement à la personnalité et au rôle joué par Sandy, c'est bien celui de «communicateur», dont

le discours portait sur quelques thèmes majeurs, objet de sa préoccupation constante. L'un de ceux-ci est certes le développement régional. Il a plaidé avec une vigueur toujours nouvelle en faveur de la décentralisation administrative et intellectuelle et il s'est abondamment servi de son crédit personnel et de ses moyens d'expression pour appuyer toutes les initiatives visant à rendre le milieu plus autonome, mieux organisé, plus compétitif sur tous les plans. Tous les organismes qui sont nés d'une concertation régionale pour redonner au milieu dignité de vie et décence de revenus ont trouvé en lui une oreille sympathique et un appui passionné. Et lui-même, qui aurait pu connaître une fructueuse carrière à Montréal, a choisi en toute liberté d'oeuvrer dans sa ville natale qu'il saura défendre avec vigueur, voire même parfois avec une pointe de chauvinisme!

On ne s'étonnera pas qu'un autre thème préféré de Sandy -- d'ailleurs étroitement relié au précédent -- soit celui de l'information. Il a constamment plaidé en faveur de l'universalité, de la qualité et de l'accessibilité de l'information en région. Rappelons

simplement pour mémoire ses prises de position dans les dossiers de l'implantation de Radio-Canada à Rimouski et en Gaspésie ainsi que dans la célèbre bataille de la câblodistribution dans l'Est. (...)

(...)L'état perpétuel de sous-développement, de chômage et de pauvreté qui sévissait dans la région 01, souvent traitée avec hauteur et détachement par les planificateurs, suscitait chez lui des accents dignes des meilleurs tribuns et des plus vigoureux polémistes. De par son objet et la modestie des moyens disponibles, ce genre de combat engendrait aisément frustration, pessimisme et découragement. Avant la revendication pure et simple, il plaçait l'esprit d'innovation et d'initiative par lequel une région met en oeuvre chez elle ce qu'il y a de meilleur et de plus constructif. Il sut se prémunir contre le défaitisme au appuyant, même dans l'adversité, sur cette règle qu'il faut d'abord s'aider soi-même pour mériter l'appui

d'autrui et en conservant sans cesse cette bonne dose d'humour qui sait rire un peu de ses propres travers:

«Fils, petits-fils et arrière-petits fils de chiâleux, nous avons conservé l'habitude de broyer du noir en plein coeur d'un échange de bons voeux un premier jour de l'an nouveau».

Sandy Burgess a été une inspiration pour ce milieu de l'Est du Québec qu'il a beaucoup aimé. On le retrouve derrière tout mouvement qui vise à doter la région d'institutions propres à la développer, telle l'UQAR et l'Institut maritime. Il a essayé de hausser d'un cran cette presse régionale à laquelle il a consacré tant d'efforts et d'affection. «Nous devrions, disait-il à ses collègues, nous interroger sur notre capacité réelle de traiter rigoureusement et rationnellement l'actualité que nous potassons quotidiennement».

Ils sont certes nombreux les individus, les regroupements, les institutions qui ont bénéficié de

son temps, de ses conseils, de ses encouragements. Notre dernier mot sera pour formuler un voeu: que tous ceux qui lui sont redevables de quelque façon trouve un moyen approprié, conforme à la personnalité et aux préoccupations de Sandy, pour que sa mémoire demeure bien vivante chez nous. Allons-y d'une ou deux suggestions: ce pourrait être une bourse d'études au profit d'un étudiant de chez nous orienté vers les sciences du développement régional.

Ce pourrait être aussi un prix qui viendrait souligner un effort -- personnel ou communautaire -- dans le domaine du journalisme ou des communications au niveau régional. Appliquons à la manière de commémorer son souvenir la belle formule, pleine de sagesse, que Sandy citait parfois: «Ce qui compte vraiment, ce n'est pas que mon pain soit le plus gros, mais qu'il soit bon». ■

(1) *Le Progrès-Écho*, 28 novembre 1973, p.5.



Sandy Burgess, assis à sa table éditoriale, a été une figure marquante de l'histoire de CJBR.

(Photo: Rita Chevron) (1969)